Document généré le 24 avr. 2024 18:18

Vie des arts

Vie des arts

Livres

René Viau, *Jean-Paul Riopelle : la traversée du paysage*, Écrits sur le peintre et son oeuvre entre 1977 et 2002, Éditions Leméac, 144 pages

Michel Campeau, Bertrand Carrière, Diane Giguère, *Le chercheur de trésor. Robert Pelletier-photographies 1982-1990*, Les 400 coups - Photographie, 96 pages

Paquerette Villeneuve et Martine Rouleau

Volume 48, numéro 191, été 2003

URI : https://id.erudit.org/iderudit/52787ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Villeneuve, P. & Rouleau, M. (2003). Compte rendu de [Livres / René Viau, *Jean-Paul Riopelle : la traversée du paysage*, Écrits sur le peintre et son oeuvre entre 1977 et 2002, Éditions Leméac, 144 pages / Michel Campeau, Bertrand Carrière, Diane Giguère, *Le chercheur de trésor. Robert Pelletier-photographies 1982-1990*, Les 400 coups - Photographie, 96 pages]. *Vie des arts*, *48*(191), 68–68.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

25 ANS DE CHRONIQUES SUR RIOPELLE

JEAN-PAUL RIOPELLE : LA TRAVERSÉE DU PAYSAGE

Écrits sur le peintre et son œuvre entre 1977 et 2002

René Viau

Éditions Leméac, Hors collection

144 pages

Format : 13,4 x 21,5 cm

Jean-Paul Riopelle : la traversée du paysage réunit près d'une trentaine de chroniques que René Viau a consacrées au grand artiste récemment disparu. Critique d'art vivant à Paris mais régulièrement de passage à Montréal, Viau a pu suivre des deux côtés de l'Atlantique les activités et événements qui ont jalonné la carrière d'un peintre avec lequel il a entretenu des rapports privilégiés. En effet, son père, Guy Viau, et l'artiste étaient si proches que, fait rarissime, Riopelle assistait au vernissage de ses expositions quand c'était son ami Guy qui les organisait. D'ailleurs, après la disparition de ce dernier en 1971, Riopelle veilla à faire réaliser un magnifique album de ses derniers dessins. René Viau allait grandir dans le sillage de cette rare amitié qu'il permet au lecteur de partager.

Dès le premier article consacré à *Une visite à l'atelier-grange* de l'Estérel, le ton est donné. Viau est à son aise dans l'atelier du maître. Il en rapporte une telle abondance de détails que le lecteur a l'impression d'y être. Il révèle par ailleurs un Riopelle étonnamment respectueux de la tradition qui, à ses yeux, rend hommage à l'ingéniosité de l'artisan.

Si la préface est d'un style un peu emporté, l'auteur retrouve vite un ton plus égal, proposant des descriptions méthodiques des œuvres qui aideront le lecteur à mieux les pénétrer ou en tout cas lui ouvriront des pistes. Il trace par petites touches un portrait de l'homme, mettant en lumière son humour (« Les zéros se multiplient », constate Riopelle quand une de ses œuvres est vendue pour près d'un demi-million de dollars américains à New York) et ses réparties à l'emporte-pièce (« Abstrait? Figuratif? À mon avis, le plus grand peintre abstrait, c'est Turner. Mais pourtant, c'est le meilleur paysagiste de toute l'histoire de la peinture! »).

Mais l'auteur ne fait pas abstraction de ses indignations, rappelant au lecteur la réaction outragée de l'artiste en découvrant *La joute-fontaine*, sa grande sculpture de bronze, transformée en buvette par la Régie des installations olympiques. « La pièce est complètement défigurée! » de s'exclamer Riopelle en constatant que ses jets d'eau étaient remplacés par de la bière vendue aux clients. Controverse récemment ravivée par la perspective du déplacement de l'œuvre au centre-ville de Montréal.

Viau parle aussi des projets non aboutis d'une Fondation Riopelle, et plus récemment des conflits qui commencent à poindre autour de sa riche dépouille.

Mais il n'y avait pas que la gloire. Viau s'attarde donc aux années 70 et 80 au Québec marquées par un passage à vide dans la carrière de Riopelle. La présence d'un artiste, irréductible par le discours, semble avoir incommodé les petits « maîtres à penser » locaux. Ce mouvement de rejet a toutefois perduré, ce qui n'a pas empêché Riopelle de poursuivre comme à l'accoutumée sa quête d'une réintégration de la nature dans ce qu'elle a de plus vibrant, de plus indéfini et de plus perméable aux émotions.

Jean-Paul Riopelle : la traversée du paysage aidera le lecteur à se familiariser avec les diverses facettes d'un artiste parfois mystérieux tout en constituant un outil de référence utile.

Paquerette Villeneuve

L'INATTENDU

LE CHERCHEUR DE TRÉSOR. ROBERT PELLETIER – PHOTOGRAPHIES 1982-1990

Michel Campeau, Bertrand Carrière, Diane Giguère

Les 400 coups – Photographie

96 pages

Au cours de sa carrière de photographe, échelonnée sur près d'une décennie, Robert Pelletier a compulsivement collectionné les instants, les écritures que la lumière laisse sur le bromure d'argent. Il prenait un plaisir presque viscéral à amasser et à classer des télévisions, des gants et rebuts de toute sorte pas tant parce que ces objets l'intéressaient, mais bien parce qu'il voulait les photographier, les classer, les documenter comme certains collectionnent les papillons ou les timbres. Par le biais du caractère indiciel de la photographie, il a donc tenté de surpasser la matérialité de l'objet, tentant de démontrer qu'une image puisse être plus « vraie » que son référent.

Cette démarche rigoureuse, mais non dépourvue d'humour, est détaillée dans *Le chercheur de trésor*, l'ouvrage *in memoriam* réalisé par Diane Giguère, la conjointe de l'artiste, ainsi que Michel Campeau et Bertrand Carrière, ses amis. Les œuvres y sont rassemblées chronologiquement par thématiques, approche qui permet au lecteur de constater la progression du travail de Pelletier, de son rapport même au médium photographique.

Ainsi, au tout début de son exploration photographique, il consacre les 36 poses d'une bobine de film en noir et blanc à une exploration très personnelle et ludique réalisée en 1983, avec la série *Autoportraits au réveil*. De la même période, on retrouve également une suite de variations sur une nature morte intitulée *Fleurs*. Déjà, le style unique de Robert Pelletier commence à émerger, mais c'est encore la méthodologie qui prime plutôt que le résultat. Il s'agit de 6 natures mortes présentées en une séquence presque narrative dont les 5 premières sont réalisées d'un même plan frontal. Dans chaque cadre, on retrouve une table sur laquelle est disposé un bouquet de fleurs dans une bouteille en guise de vase. À l'arrière-plan un cadre voilé est apposé au mur. L'intérêt de la série réside dans les petites variations que l'artiste introduit dans son modèle de nature morte : ici la bouteille est couverte de pois, là c'est le mur qui présente le motif, les fleurs se fanent à mesure que l'expérience progresse. La dernière photographie consiste en un gros plan d'une fleur fanée dont la tige a ployé et dont les pétales tombent.

La série *Coin télévision* (1984) est également importante, principalement pour l'aspect méthodologique qu'elle met en lumière. Toujours à l'aide de pellicule noir et blanc, Robert Pelletier construit des mises en scène autour de téléviseurs allumés, disposés dans divers intérieurs. Ces images sont ensuite montées sur une feuille couverte de gribouillis, de commentaires, notamment des paroles de la chanson *J'suis snob* de Boris Vian. Par ce procédé, Pelletier démontre son intérêt naissant à surpasser ce qui est montré par l'image, mais la démarche est de l'ordre de l'essai : la lecture du texte prime sur la photographie.

C'est en 1987, avec les séries *Gants : le chercheur de trésor* et *Curiosités : le chercheur de trésor* que l'artiste découvre en effet quelque chose de précieux : l'approche qui lui permettra de réaliser ses images les plus personnelles et les plus fortes. Robert Pelletier a complètement dépouillé ses images de tout artifice. Il s'est bâti une grille lui permettant de réaliser une série de gros plans constants en couleur sur un fond noir de divers objets tels des gants, des boîtes de conserve, des jouets décatis et des fragments de papiers non identifiables. Le point de vue frontal est répété à chaque image, ce qui a pour effet de mettre en valeur l'individualité des sujets. La nature des objets documentés n'est pas bien importante puisque c'est le détail d'une clarté incroyable qui frappe : la texture du cuir déchiré, tanné, sali ; la poussière incrustée dans le textile ; la doublure de flanelle colorée qui transparaît à travers les coutures ouvertes.

La démarche est tellement rigoureuse que les images s'apparentent presque à de la photographie médicale ou légale caractérisée par des standards formels tentant d'évacuer tout effet esthétisant. La clarté des images est saisissante et le spectateur peut comprendre, en les contemplant, ce que Robert Pelletier a pu voir en ces rebuts auxquels personne d'autre ne porte attention.

La série *Gantothrope* (1987-1989) consiste en un retour à l'essai photographique mais cette fois le texte ne prime pas sur les images en noir et blanc qui illustrent les *Confidences d'un gantopathe*. L'obsession de Robert Pelletier pour les gants de toute sorte est mise en scène dans la forêt, dans une chambre, dans un *Gantorium : lieu de méditation* avec beaucoup d'humour.

Les deux dernières séries du livre, *Matane* (1990) et *Paysages de Belgique* (1990), proposent des images en couleur dotées d'une qualité méditative : des horizons grisâtres qui se perdent au loin, des forêts touffues ponctuées de rayons de soleil et des étendues d'eau réfléchissantes. L'humour n'est pourtant pas évacué de ces images matures et paisibles : la dernière photographie du livre présente une flèche blanche tracée à même le sol à l'orée d'un sentier bordé d'arbres, indiquant aux lecteurs : « Par ici la sortie ». La postface rédigée par Bertrand Carrière est un hommage touchant à l'artiste et à l'homme remarquable qu'était Bertrand Carrière. Le texte explique également la volonté qu'avaient ses amis de « conclure ce qui avait été l'inachevé » en proposant des réponses aux nombreuses questions que soulèvera toujours l'œuvre de l'énigmatique photographe afin qu'il « vive désormais entre vos mains, à jamais. »

Martine Rouleau